



« J'ai appris à lire à 50 ans »

Aline fait partie des 7 % d'adultes qui souffrent d'illettrisme. À plus de 50 ans, elle s'est réconciliée avec les mots. À l'occasion de la 6^e édition des Journées nationales d'action contre l'illettrisme, du 8 au 15 septembre 2019, elle retrace son histoire.

Par **Marie-Valentine Chaudon**. Illustrations **Martin Jarrie**





En ce matin d'automne 2013, la circulation se densifie à l'approche de la capitale. Au volant de sa voiture, au milieu des files de plus en plus serrées, Aline redouble d'attention. Elle bifurque sur le périphérique, pas question de rater la sortie qui la mènera au cœur du XIV^e arrondissement de Paris. Sur les panneaux verts, les lettres dansent et mêlent leurs pattes blanches, sans qu'Aline puisse déchiffrer les directions. Pourtant, elle sait où elle va : elle a minutieusement préparé son trajet et appris par cœur son itinéraire. A13, D920... les chiffres constituent de précieux points de repère en plus de la voix rassurante du GPS. Un créneau à proximité du 3 rue de Ferrus, à Paris, et elle pousse la porte de l'ANFH (Association nationale pour la formation permanente du personnel hospitalier). Une jeune femme l'accueille et la conduit dans un bureau. « Je m'appelle Stéphanie, annonce-t-elle avec une poignée de main chaleureuse. Voici un texte et un questionnaire pour évaluer votre compréhension. » Aline a 52 ans. Elle ne parvient pas à lire les lignes que lui présente son interlocutrice. Mais pour la première fois de sa vie, elle ne cherche pas à dissimuler ses lacunes. « Enfin, je peux dire la vérité », songe-t-elle, délestée d'un poids trop lourd à porter. Avec l'aide de Stéphanie, elle met un nom sur ce handicap qu'elle n'a eu de cesse de cacher : l'illettrisme. Et apprend

qu'elle n'est pas seule. Comme elle, de nombreuses personnes sont sorties de l'école sans maîtriser la lecture ni l'écriture. Elle souffre de dyslexie et de dysorthographe, des maux qui, à l'époque de son enfance, n'avaient pas été identifiés ni donc soignés.

Au milieu des années 1960, Aline entre en classe de CP dans une bourgade rurale des Yvelines. Elle est la dernière d'une fratrie de huit garçons et filles. À la ferme, ses parents travaillent dur pour faire vivre la famille. À la maison, il n'y a pas de livres et leur quotidien de labeur ne leur permet pas de suivre le travail d'Aline à l'école. Ils en sont convaincus : la fillette, très vive, saura se débrouiller. Sur les bancs de l'école pourtant, Aline souffre. Au tableau noir, les lettres se mêlent les unes aux autres. Comment distinguer les p et les t, les b et les d ? Comment former une syllabe ? Sous les yeux d'Aline, encore moins sous la pointe de son stylo, le b et le a ne parviennent pas à former « ba ». Elle redouble le CP. En vain. La maîtresse ne lui laisse aucune chance : « Tu n'es qu'une gosse de paysans, tu n'arriveras à rien. » La phrase se plante dans le cœur de la fillette tel un dard venimeux qui n'en finira plus de distiller son poison des décennies durant. Quand elle passe en CE1, pourtant, un nouvel enseignant lui apporte un regard neuf, une deuxième chance. L'écolière mélange les lettres mais les chiffres, eux, s'ordonnent parfaitement



Pour la première fois de sa vie, Aline ne cherche pas à dissimuler ses lacunes. « Enfin, je peux dire la vérité. »



dans son cerveau. Aline calcule vite et bien mais se heurte au mur des mots dès qu'il s'agit de déchiffrer les énoncés des problèmes mathématiques. Le maître l'aide à lire mais il manque de méthode. Au moins se montre-t-il gentil et, pour la fillette, les années passées au côté de cet instituteur, en CE1 puis en CE2, lui offrent un peu de répit. En CM1, devant ses résultats, la maîtresse ne comprend pas : cette élève ne parvient pas à déchiffrer les syllabes et serait capable de faire des opérations arithmétiques sans erreur ? « Ce n'est pas possible, avoue que tu as triché, tu as copié sur un camarade ? » Aline serre les poings et jette

son cahier au sol. Elle fait tant d'efforts pour comprendre et malgré tout lui revient l'étiquette de cancre... la colère l'étrangle.

Le 8 novembre 2013, l'appréhension a remplacé la colère de son enfance. Quelques semaines après le test passé avec Stéphanie, Aline intègre une formation de six mois sur les « compétences clés » en français. Il est à peine 7 heures du matin quand elle monte à bord du train à Mantes-la-Jolie. Gare Saint-Lazare, elle emprunte la ligne 13 du métro et compte les stations jusqu'à Montparnasse où elle change pour la ligne 6. Dans le froid de l'automne,



ils sont une douzaine à entrer dans l'immeuble de la rue Ferrus : des agents hospitaliers, comme elle. En ce premier jour, personne ne dit rien. Trois jeunes se réfugient sous leur capuche. « Quel âge ont-ils ? 19, 20 ans ? s'interroge Aline. Comment ont-ils pu sortir de l'école sans savoir lire ? Des personnes de ma génération, je comprends. Les instituteurs manquaient d'outils, nous n'avions pas accès aux orthophonistes, mais aujourd'hui ? »

1977, Aline fête ses 16 ans et peut enfin quitter l'école où, depuis longtemps déjà, elle n'a plus rendu aucun devoir.

Elle sort du système scolaire sans diplôme, mais pour elle c'est un soulagement. Depuis deux ans déjà, chaque mercredi, samedi et dimanche, elle fait la plonge et le ménage dans un restaurant du village. Le travail n'est pas facile mais elle a grandi avec pour modèle la vaillance et la droiture de ses parents. La patronne fait preuve de gentillesse et Aline, coquette, est heureuse de pouvoir s'acheter de beaux vêtements, se payer le coiffeur ou quelques sorties avec ses amis. Quand elle quitte le collège, sa mère lui recommande de chercher un emploi déclaré, « pour la Sécu » lui répète-t-elle. À 18 km de son village, une usine de pâtisserie recrute. Les ateliers ont besoin de bras : nul besoin de rédiger un curriculum vitae ni une lettre de motivation, il suffit de se présenter. Aline est embauchée sur-le-champ. Chaque matin, à l'aube, elle traverse la campagne à Mobylette pour rejoindre l'usine où, de 7 heures à 15 heures, elle fronce des fonds de tartes, surveille les pétrins de la pâte à sablés. Le travail à la chaîne scande son quotidien. Aline se marie jeune et, à 20 ans, se retrouve déjà mère de famille : sa fille naît en 1979, son fils l'année suivante. À l'usine, ses chefs, satisfaits de ses services, lui confient le test de nouveaux produits : des croissants destinés à la congélation. Elle

œuvre en binôme avec une collègue, à qui elle laisse le stylo quand vient le moment d'écrire le nom de la viennoiserie sur la boîte. Un jour, celle-ci, soudain appelée à une autre tâche, lui tend le crayon. Aline se fige un instant ; depuis le temps qu'elle n'a pas écrit, elle a oublié le peu qu'elle avait appris à l'école. « Je sais dessiner, ce n'est pas si différent, se convainc-t-elle. Je vais y arriver. » Elle se concentre sur le mot inscrit par sa collègue sur la boîte précédente et tente minutieusement d'en reproduire les courbes. Le paquet est emporté avec les autres. Le lendemain au vestiaire, Aline se change pour rejoindre la chaîne quand sa collègue arrive pour s'habiller. Tandis qu'elle enfile sa blouse, celle-ci persifle : « Tu te rends compte que dans cette entreprise, il y a des gens qui ne savent même pas écrire "croissant" correctement. » Aline se tait, ravale sa rage – « pourquoi ne me parlet-elle pas directement ? Elle sait que c'est moi qui ai inscrit le mot » – et surtout cette honte dont l'étreinte se resserrera chaque fois que son handicap sera mis au jour.

Printemps 2014, la honte n'a pas sa place dans la salle de l'ANFH.

Les jeunes participants ont ôté leur capuche depuis plusieurs semaines et la chape de silence du premier jour a fondu comme neige au soleil. Chaque vendredi, c'est un bonheur pour Aline d'emprunter le train à l'aube à Mantes-la-Jolie. Elle n'a plus

Au fil des mois, les lettres tissent des syllabes, puis des mots, des phrases dont le sens, enfin, s'éclaircit.



d'appréhension et arrive désormais à déchiffrer le nom des stations de métro. Stéphanie, la formatrice, les accueille chaque fois avec ce sourire qui sera un baume mais également un guide précieux tout au long de ce parcours du combattant. Au fil des mois, dans le cerveau d'Aline, les lettres tissent des syllabes, puis des mots et des phrases dont le sens, enfin, s'éclaircit. L'écriture au stylo ressemble de moins en moins à un combat d'escrime et Aline s'est découvert de précieuses alliées dans les nouvelles technologies : l'ordinateur et le téléphone lui permettent à tout moment de vérifier l'orthographe d'un mot.

En 1991, Aline a 30 ans quand elle quitte l'usine de gâteaux. Une place vient de se libérer dans les cuisines de l'hôpital de Mantes-la-Jolie, plus proche de son domicile. Elle est affectée à la plonge et à l'épluchage des légumes. À la maison, ses enfants grandissent, apprennent à lire et à écrire. Aline, elle, ne sait toujours pas mais ne veut pas le leur dire. Avec leurs résultats scolaires, ils font tous deux sa fierté. Quand il y a des mots à signer pour l'école, elle leur demande, comme si de rien n'était : « Peux-tu me lire ce qui est écrit ? Je n'ai pas mes lunettes. » Quand elle doit remplir un chèque, elle sort discrètement



un pense-bête que lui a rédigé son mari avec la transcription en lettres de chaque chiffre. À l'hôpital, si elle veut obtenir sa titularisation, elle doit évoluer et prendre des responsabilités. Elle se retrouve chargée de contrôler les listes de production des repas : macédoine, purée, yaourt, carotte... À force de les voir, les mots s'inscriront dans sa mémoire, mais les débuts sont difficiles. Elle se fait guider par les collègues, refusant de leur laisser deviner son handicap. Le soir, elle emporte les listes de plats chez elle, passe des heures à les déchiffrer et les apprend par cœur. La journée, elle craint de faire un faux pas, de dévoiler son ignorance. Le stress la dévore, sous forme de migraines et de palpitations qui ne cessent de prendre de l'ampleur au fil des années et des promotions qu'elle obtient. Car malgré son illettrisme, Aline se distingue par son intelligence et son efficacité. Sa hiérarchie lui confie des postes de plus en plus importants. En 2003, elle quitte les cuisines pour devenir « intendante hôtelière » dans les étages. Davantage de responsabilités implique plus de papiers à remplir. Gestion du linge, menus des patients : elle apprend tout par cœur et, dans sa solitude, continue à assurer son travail, malgré ses lacunes. Quand, à la fin des années 2000, les tablettes numériques font leur entrée à l'hôpital, ses stratégies ne fonctionnent plus. Elle va avoir 50 ans quand elle frappe à la porte du service « formation » de l'hôpital, qui l'orientera vers l'ANFH.

28 novembre 2014. « Vous devriez passer le bac » : le conseil de l'examinateur constitue en soi une belle récompense. Le jury se disperse. Aline tient serré le mémoire de cinquante pages qu'elle a elle-même rédigé, accompagnée par la relecture attentive de Céline, sa fille. Après la formation de français achevée le 16 mai 2014, elle vient de soutenir son mémoire de « Validation des acquis et de

Les mots ne l'effraient plus. Souvent, le soir, chez elle, elle ouvre un livre, savoure ce plaisir..., sa liberté.

l'expérience » à l'académie de Versailles. La voilà désormais titulaire d'un CAP « services hôteliers », son premier diplôme à 54 ans. Alors, le bac, oui, cela constituerait une belle revanche, mais Aline n'est pas sûre d'en avoir la force, après toutes ces années passées à lutter. « Ma vie se trouve derrière moi maintenant », assure-t-elle en pensant aux enfants d'aujourd'hui qui, comme elle, souffrent de dyslexie et de dysorthographe. Aussi, en 2015, quand Stéphanie lui demande si elle veut bien témoigner sur l'illettrisme, elle n'hésite pas un instant. À la fin de la conférence, elle formule cette revendication qu'elle ne cessera désormais de porter : « Il faut des orthophonistes dans les écoles ! »

2019, Aline a 58 ans. Après une opération de l'épaule, elle a dû quitter son poste dans les services d'hospitalisation pour des tâches administratives. Elle tape à l'ordinateur et remplit des fichiers. Le travail se révèle fastidieux mais les mots, désormais ne l'effraient plus. Souvent, le soir, chez elle, elle ouvre un livre – les romans de Guillaume Musso ont sa préférence. Chaque page lui réclame beaucoup de temps mais peu importe, les personnages et leurs émotions la transportent. Elle savoure ce plaisir, ce « droit » qu'elle a gagné, sa liberté. ■

